



Mystique(s) juive(s) et Raison 2020

Edouard Robberechts

► To cite this version:

| Edouard Robberechts. Mystique(s) juive(s) et Raison 2020. 2021. hal-03226541

HAL Id: hal-03226541

<https://amu.hal.science/hal-03226541>

Preprint submitted on 14 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mystique(s) juive(s) et Raison.

La mystique a mauvaise presse, car elle semble remettre en question les cadres de la raison et du sens commun, et ouvrir à tous les délires, fantasmes et fanatismes possibles. Pourtant, peut-on imaginer une religion sans mystique, c'est-à-dire sans relation personnelle avec le divin ?

Le Judaïsme rabbinique est parvenu à développer une relation relativement pacifiée entre mystique et raison au cours de son histoire. Sans doute parce qu'en mettant la Halakhah – le droit rabbinique – au centre de la vie juive, il a fait de la responsabilité individuelle et collective le cœur battant de son histoire. Toutes sortes de mouvements mystiques ont pu naître et se développer, sans trop remettre en cause ce cadre de base qui a permis d'en gérer les effets indésirables – à l'exception sans doute du mouvement sabbataïste, qui a provoqué une véritable rupture dans la solidarité communautaire au 17^{ème} siècle.

Un exemple permettra d'illustrer ce fait : l'émergence de la Kabbale au 12^{ème} siècle dans le Languedoc, et son développement, d'abord en Espagne, puis à partir du 16^{ème} siècle dans toutes les diasporas d'Israël, et ce jusqu'à nos jours.

On considère souvent la Kabbale comme le principal mouvement mystique du Judaïsme durant le dernier millénaire. Or la réalité n'est pas aussi simple : si un certain nombre de tendances mystiques se sont exprimées au travers de la Kabbale, ces tendances ont toujours été canalisées par d'autres aspects de la Kabbale qui lui ont permis de raison garder.

Le premier aspect est l'appartenance de la Kabbale à la littérature midrachique. On peut affirmer que le Judaïsme rabbinique s'est constitué autour de la notion de midrach, c'est-à-dire d'interprétation à la fois fidèle et créatrice de la Torah. Le Talmud est l'exemple central de cette littérature midrachique. Et ce qu'il montre bien, c'est que le midrach n'est pas une interprétation que je ferais seulement pour le plaisir, en dilettante. Son cœur, c'est la manière dont le texte continue à m'interpeller dans mon comportement quotidien, dans ma responsabilité vis-à-vis de moi, des autres et de Dieu. C'est pourquoi la Halakha y tient la place centrale. Et ce n'est qu'autour de ce cœur qu'a pu se constituer aussi l'Aggada, c'est-à-dire la recherche du sens de l'interpellation divine et de la vie humaine face à elle.

La Kabbale, en tant que littérature midrachique, s'est constituée elle aussi autour de ce cœur halakhique du midrach, tout en se focalisant sur son aspect aggadique : grâce à la responsabilité pratique de l'homme dans sa vie et à travers elle, il est nécessaire de traiter du sens de cette responsabilité, c'est-à-dire du sens de la vie de chacun dans sa relation avec l'Infini. Car c'est là l'axiome de base de la Kabbale : chacun d'entre nous est en relation avec l'Infini, est travaillé de l'intérieur par un désir d'Infini. C'est pourquoi nous ne sommes jamais contents, entièrement satisfaits : notre désir nous relance sans arrêt à l'Infini... Or ce désir d'Infini peut nous faire faire les meilleures et les pires choses. Car je puis devenir malade de l'Infini, en le confondant par exemple avec une idéologie particulière et en absolutisant cette idéologie (marxisme, nazisme, néo-libéralisme, islamisme...). Je vais alors tuer au nom de l'Absolu qui me hante et que je crois vénérer par mes actes.

Mais pour le Kabbaliste, de tels actes sont tout simplement idolâtriques : ils bloquent ma relation à l'Infini, mon désir d'Infini, sur une sphère précise, sur une représentation ou un objet, et musellent ainsi l'Infini dans un absolu qui le trahit, puisqu'il l'empêche de m'interpeller et de me parler plus avant. L'exemple type d'un tel comportement se trouve en Genèse 22, la ligature d'Isaac, où Abraham croit entendre Dieu lui demander de tuer son

filis – et le bloque ainsi sur la représentation absolue qu’il s’en fait, une représentation meurtrière et fanatique –, alors que Dieu n’a jamais dit cela¹.

Les kabbalistes vont donc essayer de désabsolutiser – désidolâtrer – notre relation avec l’Infini, et ainsi de la rééquilibrer, essentiellement par deux voies. D’abord en montrant que cet Infini est inaccessible à aucune prise et emprise humaine – que ce soit par la pensée, la parole ou l’action : il reste transcendant à l’homme, et donc transcendant à toute politique ou religion quelles qu’elles soient. Nul ne possède l’Infini : on ne peut qu’en témoigner là où on est dans la mesure de nos moyens, au cœur de notre responsabilité face à Lui.

Mais si l’on ne possède pas l’Infini, de quoi témoigne-t-on alors ? De notre relation à lui. Et ce sera la deuxième voie : si je ne puis maîtriser l’Infini, je puis au moins construire ma relation à lui de la meilleure manière possible, en essayant de trouver un équilibre dans cette relation, plutôt que de la laisser me détruire comme dans le cas du fanatisme. Cet équilibre dans la relation avec l’Infini, ce sont les dix Sefirot qui le décrivent, dix Sefirot qui représentent les dix principaux Noms de Dieu, et donc les dix modalités principales de la relation de l’homme à l’Infini qui l’appelle et le travaille.

Or cet équilibre au cœur des Sefirot et de sa propre vie face à l’Infini, on ne peut le trouver pour le Kabbaliste qu’en rentrant par la première Sefirah, la Sefirah de Malkhout, du Royaume. Autrement dit, c’est en me découvrant responsable au cœur de mon désir d’un autre désir – ou du désir de l’Autre – que je puis seulement accéder à une relation valable et équilibrée à l’Infini : même pour le Kabbaliste, la responsabilité – l’acceptation du joug du Royaume de Dieu – précède le reste, et empêche ainsi - ou canalise - tout délire mystique.

Le deuxième aspect qui a permis de réorienter les aspirations mystiques dans la Kabbale est son rapport presque permanent avec la philosophie. C’est un aspect plus méconnu de la Kabbale, mais non moins important. Et même si cette relation avec la philosophie a connu des hauts et des bas, sa constance tout au long de l’histoire est patente. Je donnerai trois exemples de cela – trois témoins choisis dans une mer d’autres exemples possibles. Tout d’abord – et c’est le plus important – les débuts de la Kabbale (12^{ème}-13^{ème} siècles) : on peut caractériser la Kabbale d’alors comme une réaction néo-platonicienne face à la remontée de l’aristotélisme, dont Maïmonide constitue le représentant par excellence.

C’est ainsi qu’on peut décrire le système des Sefirot comme un système d’émanation fortement influencé par le néo-platonisme. En même temps, ce néo-platonisme kabbalistique a intégré en lui certains éléments aristotéliens. On ne parlera plus par exemple de l’Un comme source de toutes les émanations, mais de l’Infini, ce qui témoigne d’une prise en compte de la « théologie négative » mise en place par Maïmonide dans son *Guide des Égarés*. Autrement dit, de Dieu en lui-même, on ne peut rien penser ni dire, on peut seulement le viser négativement – en niant ce qu’il n’est pas, ce à quoi il ne se réduit pas –, faisant entendre ainsi que Celui qu’on vise est au-delà de toute pensée et de tout langage : je vise un au-delà qui dépasse ma visée tout en la fondant. Du coup, le mot « Dieu » lui-même n’est plus qu’une expression insuffisante – et quelque part impropre – d’un Néant de la pensée auquel il renvoie, mais qu’il échoue à donner en propre...

D’autre part, la Kabbale, tout en s’inspirant du néo-platonisme, s’en écarte par certains points. Dans le néo-platonisme, la première émanation de l’Un est l’Intelligence (vous), ce

¹ Voir *Midrash Rabba* sur Genèse, Theodor-Albek, 56, 12 et *Midrash Tanhouma*, S. Buber, Vilna, 1913, *Vayera*, 40, p. 54b-55a.

qui laisse entendre que l'intellect est ce qui nous rapproche le plus de Dieu, et que l'expression par excellence de Dieu est l'intelligence, la science, la connaissance. Or la Kabbale propose une autre interprétation de la relation à l'Infini en donnant comme première émanation non plus l'Intellect, mais la volonté ou le désir (*Ratson*). Cela ne signifie pas que la Kabbale est devenue anti-intellectualiste, puisque Sagesse et Intelligence occupent respectivement les deuxième et troisième places dans l'émanation : elles restent donc centrales et inévitables. Mais elles ne constituent plus le sommet de l'expérience humaine : la proximité la plus grande que je puis avoir avec Celui qui en me dépassant et en m'échappant, m'appelle, c'est la rencontre de sa volonté et de son désir. Je ne connais de Dieu rien d'autre que sa volonté – même pas son existence, car prouver l'existence de Dieu reviendrait à prétendre le contenir dans ma pensée –, car c'est son désir qui en s'imprimant sur mon désir me fait advenir à ma responsabilité, et ainsi à mon unicité de personne, à ma Nechamah, en m'ouvrant à l'Infini.

Un deuxième exemple de rencontre forte entre Kabbale et philosophie est le Maharal de Prague au 16^{ème} siècle. Au point qu'en lisant superficiellement l'œuvre du Maharal, on pourrait penser qu'il s'agit d'un philosophe aristotélicien ! Et pourtant, derrière cet aristotélisme conceptuel se cache en fait une interprétation très originale de la Kabbale... Qu'il nous suffise à ce propos à renvoyer à un des plus beaux livres d'André Néher, *Le puits de l'exil, La théologie dialectique du Maharal de Prague* (Albin Michel, 1966).

Un troisième exemple se trouve au 20^{ème} siècle, avec le Rav Kook (Abraham Isaak Hacohen) : il fut certes un kabbaliste, et un des plus importants penseurs du sionisme religieux – le premier grand rabbin ashkénaze d'Israël –, mais aussi un penseur profondément influencé par la philosophie de Hegel...

Tout cela pour montrer que la tendance mystique, si elle fut bien présente dans la Kabbale, fut contrebalancée par d'autres éléments qui lui permirent de rester bien insérée dans le cadre de la responsabilité communautaire.

Deux précisions s'imposent tout de même pour terminer. La première, c'est qu'il est trop facile d'opposer mystique et raison philosophique ou scientifique. On trouve aujourd'hui des scientifiques dont les systèmes, dans leur complexité et leur abscondité, n'ont rien à envier à ce qu'on appelle parfois un peu vite des délires mystiques. Et d'autre part, la tendance mystique s'est retrouvée au cœur de nombre de systèmes philosophiques : qu'on pense à Platon, au néo-platonisme, ou même à Bergson au début du 20^{ème} siècle² !

Une seconde a trait à la relation de Lévinas à la Kabbale : s'il fut suspicieux vis-à-vis de certaines de ses tendances mystiques, il écrivit tout de même une préface à la traduction française de *L'Ame de la vie* de Haïm de Volozine, dont il fait l'éloge alors même qu'il s'agit d'un ouvrage de Kabbale caractérisé ! Il serait même possible de montrer – et j'espère pouvoir le faire un jour – qu'il existe une réelle proximité entre la philosophie de Lévinas et certains enseignements de la Kabbale. Et qu'un des points centraux de cette proximité réside dans le fait que pour Lévinas comme pour la Kabbale, je ne puis aller à Dieu ou à

² Voir Anthony Feneuil, *Bergson, Mystique et philosophie*, Paris, PUF, 2011.

l'Infini sans reconnaître et assumer mon infinie responsabilité par rapport à autrui³. A bon entendeur, salut !

Mystique(s) juive(s) et Raison

Édouard Robberechts

Aix Marseille Univ, CNRS, TDMAM, Aix-en-Provence, France.

³ Qu'on pense à cette coutume dans certains milieux kabbaliste de ne commencer la prière du matin qu'en affirmant auparavant : « Je prends sur moi le commandement positif : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Car sans cela, la prière ne serait pas susceptible de monter vers l'Infini...